



WILFRIED N'SONDÉ

UN OCÉAN DEUX MERS TROIS CONTINENTS

ROMAN



MÉMOIRE
D'ENCRIER



UN OCÉAN
DEUX MERS
TROIS CONTINENTS

Wilfried N'Sondé

UN OCÉAN
DEUX MERS
TROIS CONTINENTS

MÉMOIRE D'ENCRIER

Je vins au monde vers l'an de grâce 1583 sous le nom de Nsaku Ne Vunda, et fus baptisé Dom Antonio Manuel le jour où l'évêque de l'Église catholique du royaume du Kongo m'ordonna prêtre. Aujourd'hui, on appelle "Nigrita" la statue de marbre érigée à mon effigie à Rome en janvier 1608 par les soins du pape Paul V.

Je me suis tu il y a plus de quatre cents ans, mes mots se sont perdus dans le silence de la mort mais, aux curieux qui s'arrêtent un instant devant mon buste, j'aimerais dire combien je regrette d'avoir été, au fil des siècles, réduit à la couleur qui jadis teintait ma peau. Je souhaiterais leur raconter mon histoire, parler de mes croyances, des légendes de mon peuple, évoquer la folie des hommes, leur grandeur et leur bassesse. Si les badauds pouvaient seulement m'écouter, ils prendraient conscience que sous la pierre qu'ils contemplent quelques secondes survit une mémoire oubliée, celle d'esclaves, d'opprimés et de suppliciés croisés au cours d'un long et périlleux voyage sur un océan, deux mers et trois continents. J'ai traversé mille épreuves, à l'issue desquelles je suis devenu une voix porteuse d'amour et d'espoir : j'incarne désormais le souvenir d'une multitude de femmes, d'hommes et d'enfants qui jamais ne renoncèrent au rêve de liberté planté au plus profond de leurs cœurs.

Si les passants pouvaient m'entendre délier les nœuds de mon passé, ils comprendraient que j'existe encore, ailleurs. Je plane

au-dessus de vallées éternelles, là où, bercés par le souffle du Saint-Esprit, veillent les ancêtres défunts, là où tout sentiment violent se transforme en douceur, là où la souffrance se convertit en compassion, quand le relief des contingences humaines s'érode et enfante la justice, la sagesse et le pardon.

Même si j'erre encore pour les siècles des siècles loin de mon pays natal, là-bas sous l'équateur, je demeure à jamais fils du Kongo. Non pas de la terre, mais de l'esprit des neuf femmes qui, il y a fort longtemps, donnèrent naissance à mon peuple.

La légende qui me fut contée dans mon enfance raconte qu'elles vécurent quelque part non loin de l'embouchure du Niger, peu après la période où les humains réussirent à maîtriser la science de la métallurgie. Celle-ci leur permit de concevoir des instruments plus performants pour le travail des champs, des outils si efficaces que les récoltes abondèrent et favorisèrent une rapide croissance des populations. Au fil du temps, les cultivateurs prêtèrent une aura mystique à ceux qui possédaient les techniques de transformation des minerais enfouis dans la roche en une matière incandescente puis en objets en tous genres. Les forgerons se regroupèrent en une caste hermétique, gardèrent jalousement leurs connaissances et monnayèrent chèrement leurs services. Ils obtinrent ainsi un statut particulier et s'octroyèrent un certain nombre d'avantages qu'ils convertirent rapidement en autant de privilèges. Une poignée d'individus contraignirent à l'impôt ceux qui dépendaient de leur savoir-faire et nommèrent à leur tête un souverain, maître absolu des biens et de la vie de ses sujets. Le roi régna sans partage sur l'ensemble des paysans, exerçant sa puissance de manière redoutable. Pour asseoir et

perpétuer son pouvoir, il s'employa non seulement à s'instruire des sciences occultes pour effrayer les âmes simples, mais aussi à élargir ses activités en ordonnant la fabrication d'épées, de flèches, d'armures et de lances. Il équipa ensuite une armée féroce chargée de réprimer par le sang toute contestation de l'ordre qu'il venait d'établir.

Encore adolescentes, mes aïeules furent mariées à un prince de ce temps, le premier fils de la sœur aînée du roi, l'héritier de la couronne, selon la coutume d'antan. C'était, dit-on, un cœur noble et généreux qui s'attrista de la détresse des agriculteurs écrasés par la violence du fer et aveuglés de magie noire. Déterminé à mettre un terme aux répressions brutales qui frappaient le pays, il s'opposa fermement à son oncle. Ce conflit précipita le destin de celles qui, plus tard, enfanteraient les bâtisseurs des premiers villages dont la prospérité s'accroîtrait jusqu'à donner naissance au royaume du Kongo. Au lendemain d'une ultime querelle, après que le roi l'eut maudit jusqu'à son dernier descendant, le jeune homme courageux fut retrouvé mort : victime d'un terrible maléfice, il avait péri debout, son visage figé en un rictus d'effroi, les yeux grands ouverts.

La rumeur persiste, circule de bouche en bouche depuis des centaines d'années et affirme que les veuves du défunt furent immédiatement déclassées au rang de fugitives. Élevées pour devenir des épouses soumises à leur mari, elles se résignèrent et se retirèrent dans leur palais, impuissantes, tremblant à l'idée d'être foudroyées à leur tour. Elles se réjouissaient pourtant à la perspective de retrouver bientôt, dans l'au-delà, celui qu'elles avaient juré d'accompagner jusqu'après sa mort. Mais lorsque le monarque leur refusa catégoriquement le droit de caresser le visage de leur époux, de le laver et de l'habiller pour un dernier hommage de ce côté-ci du monde, de pleurer sa dépouille et de lui offrir une sépulture digne de son rang, en ces jeunes personnes dans la force de l'âge commença à gronder une sourde colère. Après qu'on leur eut retiré tout espoir de bonheur posthume, leurs yeux se colorèrent du rouge et du noir de la révolte.

Elles allaient résister, prendre leur avenir en main, ne manquait qu'une étincelle pour allumer le feu de la détermination. Un appel venu du monde invisible précipita leur départ.

Cela se produisit à la saison sèche, lorsque se succèdent des nuits de cieux clairs, dégagés et piqués d'étoiles. Or, ce soir-là, un vent inconnu venu du nord charria des nuages si épais qu'ils masquèrent jusqu'à la lune et jetèrent une nuit plus sombre qu'un jour de deuil. Convaincues par ce mauvais présage que leur destin était scellé, elles embrassèrent les enfants qu'elles tenaient dans leurs bras, s'accroupirent les unes près des autres autour du foyer et partagèrent une dernière pensée pour leur époux perdu. Les anciens racontent qu'à cet instant-là, un corps céleste apparut dans le firmament. Il se mit à scintiller, capta l'attention des malheureuses, un disque immaculé qui s'étira et commença sa course : il indiquait une direction. Cette lumière vive qui perçait les ténèbres fut pour toutes un signe de leur prince revenu du sanctuaire des morts. Elles se concertèrent et, unanimes, refusèrent leur réclusion. Elles décidèrent d'échapper au joug du tyran et à sa sorcellerie. Les filles à peine sorties de l'enfance s'apprêtèrent à fuir vers des contrées inconnues sous la protection du revenant.

Nos mères originelles, escortées par les fidèles partisans de leur mari disparu, s'en remirent sans hésiter à l'astre qui les guida vers le sud, à travers les labyrinthes ténébreux de la forêt vierge. Protégeant leur progéniture avec la plus grande attention, elles suivirent le lit des rivières en pirogue ou à pied, puis se frayèrent un chemin à travers des territoires inhospitaliers et marécageux. Grâce à leur foi en la magie descendue des cieux, rien ne les abattit, elles supportèrent la douleur, les privations, méprisèrent les dangers et n'abandonnèrent jamais. L'espoir ne les quitta pas un instant au cours de ce périple harassant à travers un monde sauvage que nul être humain n'avait osé braver jusque-là.

Quand le signe venu d'en haut s'éclipsa, exténuées, elles découvrirent des rives fertiles et s'émerveillèrent, soulagées d'être enfin arrivées à destination. Au bout de l'exode, elles colonisèrent

la bande de terre oubliée des hommes entre les marais et la berge d'un fleuve, et commencèrent à la cultiver. Ce pays, elles le nommèrent Kongo, ce qui dans leur langue signifiait "le lieu où il ne faut pas se rendre", afin de ne jamais oublier qu'elles avaient dû faire preuve de bravoure, d'audace, et avaient préféré plonger dans l'inconnu plutôt que d'accepter la fatalité. Une fois installées dans la plaine, habitées par le souhait de perpétuer leurs mœurs, les neuf matriarches s'unirent aux mâles qui les accompagnaient et engendrèrent une nombreuse progéniture.

Qu'importe si cette légende transmise de génération en génération relate des faits qui se déroulèrent vraiment ou non, aujourd'hui encore elle caresse mon âme dans sa déambulation parmi les limbes du temps. Je voue à ces princesses une vénération sans limite, elles qui après la mort retrouvèrent l'esprit de leur bien-aimé, léguant aux Bakongos une spiritualité d'amour et d'espoir, le culte des ancêtres et l'adoration des corps célestes sans jamais élever aux uns ou aux autres des temples à dimension par trop humaine. Je suis l'héritier de ces croyances anciennes et rends sans cesse hommage aux mères fondatrices de mon peuple. Je me recueille à la source de leur sagesse, m'incline devant la grandeur de leurs actes, j'aime ces femmes qui insufflèrent un esprit dissident, réfractaire aux injustices, qui érigèrent en priorité absolue le soin d'élever les enfants dans l'humilité et dans le souci de la solidarité. Soudées les unes aux autres jusqu'à leur dernier souffle, elles pétrirent leur filiation de générosité, de candeur et de bonne foi, autant de valeurs qui passaient alors pour des qualités naturelles. Je vis le jour dans un monde idéal et confortable, né du triomphe des forces bienveillantes de la nuit sur l'arbitraire et la malédiction, un univers aux contours clairs, imprégné du souvenir de ces glorieuses héroïnes.

Le temps passa, leurs filles et leurs fils s'organisèrent en clans descendant des mères fondatrices, prospérèrent et devinrent de dynamiques commerçants. Ils n'hésitèrent pas à s'aventurer de l'autre côté du fleuve, à s'implanter sur les bords de l'Atlantique ou à investir la plaine à l'intérieur des terres. Comme leur

nombre augmentait, au XIII^e siècle les Bakongos crurent opportun de créer un royaume, et ils se choisirent un roi, moins pour les diriger que pour se doter d'une instance de conseil qui assumerait la fonction de juge des conflits. Ils confièrent cette charge au plus juste, modeste et réservé d'entre eux. Délimité par le fleuve au nord, l'océan à l'ouest et des frontières floues au sud et à l'est, notre royaume s'établit en garantissant à chacun la liberté de s'installer partout à son aise. Il suffisait alors aux nouveaux arrivants, en proposant des cadeaux symboliques, de reconnaître l'autorité spirituelle des ayants droit, ceux dont l'ascendance remontait aux origines. Le besoin croissant de bras pour le travail des champs conduisit à faire d'une personne mise pour le restant de sa vie au service d'une famille le présent le plus valorisé.

Des liens d'allégeance et de dépendance entre les uns et les autres virent lentement le jour, des différences inhérentes à la naissance de chacun, et même si les femmes et les hommes ainsi offerts restaient des êtres humains à part entière, leur statut dans la société demeurait inférieur. Ce furent les débuts de l'esclavage en pays kongo.

WILFRIED N'SONDÉ

UN OCÉAN, DEUX MERS, TROIS CONTINENTS

Un océan, deux mers, trois continents raconte l'histoire mouvementée de Nsaku Ne Vunda, premier ambassadeur noir au Vatican, né vers 1583 sur les rives du fleuve Kongo. Plongé au cœur de la traite des Noirs et de l'esclavage, il est confronté à une suite d'épreuves qui mettront à mal sa foi en Dieu et en l'homme. Wilfried N'Sondé signe, avec cette épopée autour de ce personnage méconnu de l'Histoire, un plaidoyer pour la dignité et la liberté.

Un océan, deux mers, trois continents, un grand roman, fortement ancré dans les ombres et lumières d'une civilisation, d'une époque, au cœur de l'histoire d'un peuple, porté par le destin singulier d'un homme...

Sami Tchak, *Africultures*

Né en 1968 à Brazzaville, Wilfried N'Sondé est romancier et musicien. Il a reçu en 2007 le Prix des cinq continents de la francophonie pour son roman *Le cœur des enfants léopards*. Après des études de sciences politiques à Paris, il habite à Berlin pendant vingt-cinq ans. Il réside désormais à Paris. Son œuvre est publiée aux éditions Actes Sud.

MÉMOIRE
D'ENCRIER

